

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

La passion des martyrs d'Agaune : jeu  
liturgique en 3 épisodes, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 246-257

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# La Passion des Martyrs d'Agaune

## Jeu liturgique en trois épisodes

Maintenant que se sont tues les voix qui ont accueilli avec enthousiasme la manière de célébrer les Martyrs thébains à St-Maurice, le 22 septembre dernier, il nous est agréable de relire les commentaires publiés dans la presse sur le Jeu liturgique : « La Passion des Martyrs d'Agaune », de M. le chanoine Louis Poncet. Auparavant toutefois, nous avons à compléter la brève relation de la solennité que nous avons donnée dans les « Echos » du mois de septembre.

### L'organisation du pèlerinage vaudois

Il est incontestable que la St-Maurice de 1940 a dû son retentissement exceptionnel à la présence de quelque 3000 pèlerins vaudois qui, sous la conduite de leur Evêque vénéré, S. E. Mgr Besson, prirent part à la fête. Ce chiffre fut certainement doublé au cours de l'après-midi. La tâche d'organiser une manifestation aussi importante n'alla pas sans dévouement auquel nous tenons à rendre hommage. Deux comités s'y employèrent, l'un vaudois, composé de Monsieur l'abbé J. Ramuz, curé d'Ouchy, et de MM. M. Reymond, H. Bayard et F. Chevallier, l'autre valaisan, où se rencontraient M. le chanoine L. Poncet, M. le préfet C. Haegler, M. le président H. Amacker, MM. J. Coquoz, O. Avanthey et L. Pignat. En outre, au cours de la solennité, les chœurs mixtes et les fanfares de la ville et du collège, la fanfare du bataillon 12, les soldats du Service volontaire, les gendarmes, les scouts, les vendeuses d'insignes ne ménagèrent pas leur zèle et leur amabilité, et c'est grâce à leur empressement que tout s'est passé dans un ordre parfait et un respect scrupuleux de l'horaire

établi. Enfin, à l'Abbaye même, nous serions injuste de ne pas relever le travail discret et considérable de M. le chanoine René Gogniat, sacristain, et de ceux qui le secondèrent dans l'ornementation de l'église, de la Grande Allée et des édifices, de même que le labeur avisé de M. le chanoine Chevalley.

La presse romande, toujours accueillante lorsqu'il s'agit d'une belle démonstration de foi, avait également préparé la fête par des articles et des communiqués prometteurs. Nous relèverons surtout les six articles de M. l'avocat Pierre Dupont-Cadosch, de Lausanne, dans l'« Echo », qui situèrent parfaitement la portée du pèlerinage à St-Maurice pour les catholiques vaudois.

### **Echos de la presse**

Au sujet de la fête en général, voici quelques extraits des journaux romands.

Le « Nouvelliste valaisan » consacra plusieurs colonnes de son édition du 24 septembre à la manifestation. M. Max Gay écrivit, entre autres :

Splendide et combien édifiante manifestation de Foi que le pèlerinage des catholiques vaudois à St-Maurice, hier ! De patriotisme et d'amitié confédérale aussi, et l'on ne sait quoi louer le plus de la pieuse et exemplaire affluence des pèlerins ou de la réception chaleureuse et fraternelle à eux réservée par l'humble cité d'Agaune.

Le ciel lui-même, un peu couleur de nos temps gris et incertains, et de la saison, n'a pas pu se retenir de jeter quand même sur cette grandiose fête religieuse et cordiale le sourire complaisant de son soleil, et les sceptiques, les irrésolus et les défaillants que les événements actuels livrent au doute et à l'abandon en furent pour admirer et envier tant d'enthousiasme réfléchi et discipliné, tant de confiance et de conviction.

Les martyrs qu'on honorait si magnifiquement en ce jour ont dû vibrer d'aise et de satisfaction dans leurs mânes vénérés, aux échos éthérés du culte impressionnant qui par leur mémoire était rendu à Dieu sur la terre où ils moururent en Le confessant.

De M. Paul Casetti, dans le « Courrier de Genève » du 23 septembre :

Ce fut une journée de foi, de dignité et de véritable honneur. ... Nous avons revu St-Maurice, petite ville austère, sous son roc noir qui jette sur les maisons basses une ombre lente, tard encore dans la matinée et tôt déjà le soir. Mais, la ville aujourd'hui était souriante et gaie et la Dent du Midi éclatait de lumière

et de puissance. Partout, il y avait des drapeaux pleins de hautes et franches couleurs. La Grand'Rue semblait une voûte continue et la décoration du Collège était parfaitement réussie avec ses oriflammes représentant les paroisses dépendant de la juridiction de l'Abbaye de St-Maurice. Le soleil un peu pâle encore jouait sur les plastrons bleus et blancs des beaux gendarmes vaudois, et sur leurs larges épaulettes rouges.

Sous la signature de son correspondant lausannois, M. A. A., la « Liberté » de Fribourg publiait le 24 septembre :

Le pèlerinage à Saint-Maurice, organisé par la Fédération catholique vaudoise, a été couronné du plus beau des succès. L'idée d'aller rendre grâces à Dieu, pour la protection accordée à notre pays, sur le champ même où les glorieux martyrs d'Againe ont donné leur vie pour demeurer fidèles à leur foi, a trouvé faveur auprès de nos coreligionnaires, et 2500 d'entre eux, renouant avec une tradition chère à leurs ancêtres, avaient répondu avec enthousiasme à l'appel de leurs chefs. Et tout au long du jour, cet enthousiasme a été entretenu par l'accueil si cordial dont nos pèlerins ont été l'objet, soit de la part de la royale Abbaye, soit de la part de la population tout entière de l'antique cité.

M. Michel J., dans la « Feuille d'Avis de Lausanne » du 23 septembre, a parlé d'une « démonstration de piété d'une ampleur exceptionnelle ». Rappelant que le Général Guisan voit dans l'immunité dont notre pays a bénéficié jusqu'ici au milieu de la tourmente européenne un privilège que nous devons à la Providence et à la troupe, M. J. ajoute :

Cette grâce, d'un prix inestimable, a ému le cœur de tout chrétien véritable et y a fait naître de profonds sentiments de reconnaissance.

C'est cette gratitude que les quelque six mille pèlerins réunis hier à Saint-Maurice sont venus témoigner à Dieu en s'inclinant sur les reliques de l'héroïque légion thébaine, morte pour sa foi, en l'an 302, sur la plaine de Vérollez.

M. J. Nicollier, dans la « Gazette de Lausanne » du 24 septembre, reedit brièvement l'histoire du martyr de saint Maurice que célèbrent les pèlerins vaudois et la population d'Againe.

Cette commémoration à laquelle toute la charmante petite ville s'associe, est marquée par une nuit d'offices et de prières à Notre-Dame du Scex puis par une série d'autres manifestations édifiantes.

M. L. Savary, dans la « Tribune de Genève » du 25 septembre, a écrit :

La fête de Saint Maurice est toujours une grande solennité dans la cité ageoise, sentinelle du Valais, qui porte non sans fierté le nom du chef de la Légion thébaine et de ses compagnons. Mais, cet anniversaire qui cette année, par un heureux hasard, tombait un dimanche, a revêtu une importance toute particulière, et cela pour trois motifs : on avait organisé un pèlerinage des catholiques vaudois au champ des martyrs ; on tenait à saisir cette occasion pour commémorer les vingt ans d'épiscopat de Mgr Besson ; enfin, on créait à Vérollez, aux portes de la ville, à l'endroit même où la tradition situe le massacre de la Légion thébaine, la « Passion des martyrs d'Againe », jeu liturgique en trois épisodes du chanoine Louis Poncet, qui s'est déjà signalé par plusieurs œuvres théâtrales intéressantes.

M. D. P., dans la « Tribune de Lausanne » du 23 septembre, parle de l'« ampleur et du faste inouïs » de la solennité. Il ajoute plus loin :

C'est dans une ambiance lumineuse de prime automne que se sont déroulées les diverses manifestations du pèlerinage.

Les extraits que nous venons de faire des journaux romands montrent éloquemment avec quelle ferveur a été accueillie la fête de saint Maurice cette année. D'autres publications y ont également consacré des articles, notamment le « Confédéré », l'« Osservatore romano », le « Corriere della Sera », la « Squilla italica », de nombreux Bulletins paroissiaux, mais nous devons nous borner. N'omettons pas de signaler en outre que l'« Echo illustré », l'« Illustré », le « Radio », le « Sonntag », les Bulletins paroissiaux romands en ont parlé par l'image.

### **Le Jeu liturgique**

Les « Echos » du mois de septembre ont publié le texte intégral du Jeu liturgique de M. le chanoine Poncet. Nous n'en reprendrons par conséquent pas l'argument. La presse a été unanime à en dire les mérites et la réussite parfaite. A la fin du spectacle, S. E. Mgr Besson a bien voulu déclarer que la nouvelle œuvre de M. Poncet « honorait les lettres romandes ».

Le correspondant de la « Tribune de Lausanne »,

M. D. P. (N° du 24 septembre), précise l'intention de l'auteur du Jeu :

L'intention exprimée de l'auteur fut de créer une œuvre de plein air, c'est-à-dire, croyons-nous, quelque chose d'extrêmement spectaculaire, sans recours aux artifices du décor fabriqué, quelque chose qui se situe aisément en pleine nature et qui parle à la foule un langage qu'elle comprend, parce que le paysage, le sol où évolueront les acteurs, la ferveur et la grandeur de l'air et du ciel l'y auront préparée.

Cette intention fut entièrement favorisée.

Après avoir présenté le lieu du spectacle, le plateau, le rideau, exposé enfin le développement de l'œuvre, M. D. ajoute :

Si l'auteur de ces trois épisodes, qui s'apparentent par la forme, le genre, la noble élégance du style, à la pure manière antique, doit être félicité sans réserves, c'est avec empressement que nous ajoutons qu'il fut merveilleusement servi par ses interprètes. Paul Pasquier fut un Maurice beau, fougueux, altier, mais aussi tendrement humain, comme on a compris que dut être le jeune chef thébain. La voix de Mauclair, si profonde, son attitude noble, détachée, ont exprimé à la perfection la haute sagesse du sénateur. Aucune défaillance dans l'excellente distribution. Les chants liturgiques, qui soutinrent et complétèrent l'action firent honneur au chœur du Collège de St-Maurice, renforcé par le chœur mixte de la ville.

M. Léon Savary (« Tribune de Genève » du 25 septembre) parle de « triomphe, non de l'amour-propre ou du talent, comme ce serait le cas dans un spectacle profane ; mais triomphe de la belle idée que M. Poncet, s'effaçant derrière son sujet grandiose, a voulu illustrer, avec un désintéressement personnel auquel se sont associés d'ailleurs les excellents interprètes ».

Ces deux heures resteront inoubliables pour ceux qui les ont vécues, écrit encore M. Savary.

Qu'on se figure d'abord la plaine de Vérolliez, une sorte de cuvette naturelle, au pied de rochers hardis. Sur l'herbe, une foule immense, que l'on peut évaluer à six mille personnes. Un simple podium, sans rideau de scène, mais où des écuyers, portant un écu allongé, à croix tréflée, qui les dissimule jusqu'au buste, forment un rideau vivant et mouvant. Un autel à gauche, une petite estrade pour le héraut ; et voici soudain évoqué l'amphithéâtre grec, adapté au mystère chrétien.

M. Poncet s'est surpassé dans cet ouvrage ; et l'on ne voit pas quelle critique on pourrait lui adresser. Il a conçu l'évocation du martyr des Thébains d'une façon à la fois très scénique, très

vivante ; il a évité tous les périls possibles, il n'a commis aucune faute de goût, il n'a rien entrepris contre la vraisemblance. En même temps, il a donné à son jeu un souffle épique, une grandeur mystique qui suscite l'émotion la plus profonde, sans rien devoir à des artifices. La sobriété de son style, la noblesse de sa phrase dépouillée et pure, la haute spiritualité où il maintient constamment le drame, tout intérieur, qui conduit Maurice à accepter le sacrifice suprême, pour lui comme pour sa troupe, sont au-dessus de tout éloge et de tout commentaire. Ce fut splendide. Les trois épisodes sont placés sous le signe des vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité ; et l'on voit dans une lumière fulgurante, et dans un mouvement rapide, la progression par laquelle le primicier arrive à la plus haute notion de son devoir de chrétien.

M. J. Nicollier (« Gazette de Lausanne » du 24 septembre) situe le lieu du spectacle, « sous un ciel de septembre d'un bleu léger de vitrail, ce plateau de Vérolliez et sa chapelle, au pied des rochers de Savatan et de Dailly et sous les premiers contreforts boisés de l'aérienne Cime de l'Est ». L'estrade, l'autel, la tribune du héraut, la foule au premier rang de laquelle « l'éclatant parterre des évêques et des chanoines où le soleil faisait briller robes violettes et rouges camails ». Les personnages.

Un texte à la fois limpide, imagé, mais d'une noble simplicité, — de cette simplicité de l'art qui n'a aucun rapport, même lointain, avec l'indigence, — les exhortations du héraut au public qu'il s'agit de « placer dans la situation et dans l'état d'esprit voulus », les allées et venues des acteurs en proie aux affres morales les plus rudes : l'histoire de S. Maurice est vécue sous nos yeux. Nous n'aurons aucune peine à nous imaginer derrière l'église rustique, au pied des monts semblables à ce qu'ils étaient en 302 après J.-C, la légion thébaine massée en ordre de bataille et offrant ses poitrines aux glaives des massacreurs.

De beaux chœurs — et, notamment, l'« Hymne à la charité », de Jean Racine, — entonnés par des élèves du collège de l'Abbaye, contribuaient à créer l'ambiance qui convenait. Magnifique spectacle, sobre et viril acte de foi, voilà l'œuvre nouvelle de Louis Poncet.

Pour le correspondant de la « Feuille d'Avis de Lausanne » (No du 23 septembre), « la dernière œuvre du chanoine-auteur, dépassant encore ses créations précédentes — dont cette adaptation de la « Séparation des races » n'était pourtant pas la moindre — atteint par sa construction stylisée, par sa forme irréprochable et par son argument élevé un degré remarquable de perfection ».

Nous emprunterons à M. Michel J. également une appréciation sur le jeu des acteurs qui ont si admirablement servi l'œuvre de M. Poncet, qui, disons-le en passant, a été reprise par deux fois à Radio-Sottens.

L'œuvre avait des interprètes à la mesure de sa beauté. M. Paul Pasquier, dont on apprécie à chaque coup la pureté de son art, trouve le moyen d'y joindre le physique, la plastique du héros antique. Il fut un primicier Maurice d'une vie et d'une grandeur intenses. La profondeur du talent de M. Jean Mauclair parait le personnage de Candide d'une noblesse chrétienne admirable. M. Claude Mario, l'un des amateurs lausannois les plus distingués, et qui nous prouvait récemment dans « Andromaque » qu'il ne craint point les responsabilités les plus redoutables, fut un Exupert parfaitement dans le ton. M. Gaston Bory, bien connu sous un autre nom des fidèles du théâtre, fut le « messager » qu'il fallait. On n'eût pu mieux que M. Gafner souligner, en héraut, les introductions au drame et ses commentaires.

M. A. A., de la « Liberté », avoue que « jamais encore aucun spectacle ne lui avait fait éprouver une impression comparable, en profondeur, à celle que lui a valu le nouveau chef-d'œuvre de M. le chanoine Poncet ».

M. Paul Casetti (« Courrier de Genève » du 24 septembre) a écrit :

Cette évocation, très simple, atteint souvent la plus haute grandeur, car la langue de M. le chanoine Poncet, large et puissante, était bien accordée à l'éloquence nécessaire des personnages, parlant à la foule, l'apostrophant ou l'appelant à la prière. M. le chanoine Poncet est trop modeste lorsqu'il dit n'avoir voulu faire qu'un jeu liturgique. Certes, l'intention d'édification était primordiale, et le but était atteint. Mais il faut reconnaître que la réussite technique du jeu dramatique fut également atteinte, car tous les éléments du jeu, qui ne voulait pas être qu'un chœur parlé, se liaient parfaitement, gardant en tous points une dignité heureuse, une émotion dense et une grandeur soutenue.

De M. Max Gay, dans le « Nouvelliste valaisan » du 24 septembre, cette appréciation générale :

Au point de vue artistique, « La Passion des martyrs d'Agauge » est pour Mgr Besson un chef-d'œuvre qui honore les lettres romandes ; au point de vue chrétien, c'est une œuvre émouvante et bienfaisante parce que réellement religieuse et loyalement humaine ; parce qu'elle nous montre non pas des saints immobiles de vitraux ou des saints idéaux et inaccessibles de légendes, mais des saints réels, comme nous, qui souffrent, qui luttent, prient et sont exaucés comme nous le serons aussi si nous savons être forts et fidèles.



L'hebdomadaire « Curieux » du 27 septembre enfin, sous la plume de M. A.-J. Bataillard, a publié :

Il y a dans tout ce spectacle quelque chose de direct, de franc qui ne fait pas appel au côté ténébreux des âmes et des êtres et le style de M. Poncet atteint la grandeur par la simplicité, la vraie et authentique grandeur. Ah ! Dieu merci, les tirades, les métaphores niaises, nous furent épargnées. Pas non plus « de périodes agréablement balancées » comme a dit le héraut avec raison— mais lui ne parlait pas de la pièce !

Le spectacle sembla porter magnifiquement sur le public. Il fut écouté dans un silence exemplaire. Il n'est pas douteux qu'il en reste à chaque spectateur quelque chose de tonifiant, un beau et grand souvenir.

### **D'un mystère de Saint Maurice à l'autre**

Pour terminer cette revue de la presse consacrée au souvenir de la dernière fête de saint Maurice, voici le texte complet de l'excellent article paru dans le « Nouvelliste valaisan » du 28 septembre dû à la plume alerte et toujours si bien documentée de M. le sous-préfet J.-B. Bertrand. Nous remercions son auteur d'avoir établi ce trait d'union si heureux entre notre siècle et le XVII<sup>e</sup> :

« Il devait y avoir une singulière animation à St-Maurice le dimanche 16 août 1620, fête de saint Théodule. L'année précédente, le Clergé et les autorités civiles avaient fait le vœu solennel, renouvelé à Vérolliez le jour de Pâques, de représenter le Mystère de saint Maurice et de la légion thébéenne. Cet acte public de foi avait été certainement inspiré par le jubilé accordé par le pape Pie V et par le désir de se ménager la protection céleste contre les meurtriers assauts de la peste.

Et le grand jour était arrivé. Six répétitions générales en l'église de St-Sigismond avaient familiarisé les acteurs-amateurs avec leur rôle et avec leur auditoire. Un orage formidable, éclaté la veille, avait failli tout compromettre. Mais le matin, le ciel était redevenu serein et clair et ce prodige, ce miracle, prétendit-on, ne manqua pas de frapper le vulgaire, y compris les « nombreux hérétiques » venus du dehors. C'était d'un bon augure.

L'auteur du Mystère, le notaire Gaspard Berodi, qui entra par la suite à l'Abbaye, a consacré plusieurs pages à cet événement dans sa chronique, publiée en 1894 par

feu le chanoine Bourban. Tirons-en quelques détails. La manifestation, commencée sitôt après la messe paroissiale, comportait deux parties : un cortège à travers la ville et une représentation en plein air dans le verger de l'Abbaye, en Châble. Les figurants au premier étaient bien plus nombreux (188) que les acteurs de la seconde (37). Un tel effectif, un tel effort aussi, honorent une petite cité de 800 à 900 âmes, sa population maximum à cette époque. Chanoines, magistrats, notaires, marchands, artisans, chacun avait apporté, sans distinction de classes sociales, un concours désintéressé et proportionné à ses capacités et ressources.

Il ne devait pas manquer de bigarrure et de pittoresque le cortège qui, sorti de l'église paroissiale, descendit les ruelles de saint Christophe et du Carroz (les avenues actuelles de la Gare et d'Agaune étant récentes) pour défiler dans la Grand'Rue assez peu favorable à un tel déploiement, puisque sillonnée en son milieu par le torrent du Châble coulant à ciel ouvert et encombrée des deux côtés par des tas de bois et de fumier, recouverts par des branchages en ces grandes circonstances, pour remonter la place du Parvis, la ruelle de l'Abbaye et gagner l'emplacement préparé pour le spectacle, au pied du rocher de Vérossaz.

On y comptait une vingtaine de groupes où les bienheureux habitants du Paradis alternaient avec les plus augustes représentants de l'humanité aussi bien qu'avec ceux du peuple, voire avec ceux échappés momentanément des Enfers. Selon l'usage, le beau sexe n'avait pas été associé à cette démonstration qui ne devait rien avoir de profane.

Le nombre des figurants et la haute situation de la plupart d'entre eux, nous laissent sceptique sur la richesse des costumes et des accessoires. Heureusement qu'en ces temps-là on n'était pas difficile : la sacristie de l'Abbaye, l'arsenal du château et les garde-robes des familles patriciennes furent sans doute mises les premières à contribution. Une robe blanche ou une chemise de *pénitent* tenait lieu de péplum et une chape suffisait à revêtir dignement la divinité ou la papauté. De décors, il n'en était pas question. Quant aux attributs, le bois verni et le carton doré suffisaient à donner l'illusion désirable.

Sevrée de réjouissances — une exécution capitale, une parade des milices ou de la confrérie des Rois, le passage d'une troupe ou d'un dignitaire de l'Eglise, l'installation d'un gouverneur ou d'un banneret étaient à peu près les seules distractions, — toute la population des environs avait afflué à St-Maurice.

Et la qualité ne le cédait en rien à la quantité, puisque, parmi les visiteurs, sont signalés le colonel d'en dessous la Morge, Angelin Preux, le secrétaire d'Etat Zuber, le vice-baillif Wyss, les gouverneurs de Monthey, de St-Maurice, d'Aigle, etc.

Le premier groupe — il y en a une vingtaine — est formé d'un bon génie, d'anges, d'archanges, de chérubins incarnés par de jeunes garçons et destinés à créer l'ambiance de merveilleux. Goûtons le sens de la gradation, de la hiérarchie qui préside à l'organisation des groupes : voici successivement ceux de l'évêque Zabda, qui baptisa les légionnaires, des cardinaux avec leur traîne de pourpre, du pape Marcellin, personnifié par le chanoine-sacristain Maurice Catelani, puis celui de Dieu le Père, représenté par le notaire Maurice Berodi, et portant comme insigne de sa toute-puissance un triple diadème sur la tête et un globe d'or dans la main gauche. Il est entouré de diacres, des saints Etienne et Laurent, de saint Théodule, le glaive dans une main et la crosse dans l'autre, emblèmes de sa double activité, et d'archanges et de chérubins, porteurs de palmes et d'encensoirs.

Une trompette guerrière annonce un autre ordre de figurants : c'est la légion thébéenne formant transition ou trait d'union entre les représentants du Paradis et de notre planète ; ses héros sont déjà qualifiés de saints avant le martyre. A tout seigneur, tout honneur. C'est l'abbé Georges de Quartéry à la noble prestance, qui personnifie saint Maurice. Des pages, un porte-étendard, des mousquetaires (passons sur l'anachronisme), des lanciers, complètent ce groupe, le plus nombreux de la série, et lui prête l'allure martiale qui lui convient. Encore des trompettes, un cavalier, s'il vous plaît, des gardes de corps, des pages, des guerriers, — quatre sections avec leurs chefs, — et naturellement des bourreaux : inclinons-nous devant les redoutables et magnifiques empereurs Dioclétien et Maximien (alias Chanoine Henri de Macognin de la Pierre et

noble chevalier Jacques de Quartéry et leur imposante escorte).

En arrière-garde, marchent allègrement de nouveaux mousquetaires, trompettes, tambours, porte-enseigne, lanciers et pour finir trois Furies, objet des malédictions et des lazzis du public, échappées du fond ténébreux du Tartare pour pousser à la destruction des chrétiens.

Ce n'était là qu'un préambule, qu'un avant-goût de la représentation qui devait durer de 10 h. du matin à 4 h. de l'après-midi. Une pareille durée pour cinq actes relativement courts a de quoi surprendre ; probablement les intervalles étaient-ils remplis d'abord par le repas de midi et aussi par des chants ou autres exhibitions des figurants.

L'intrigue de la *Thébaïde sacrée* (tel était le titre du mystère de Berodi) ne s'écartait guère du récit de saint Eucher et de la chronique (VI<sup>e</sup> siècle) du moine anonyme d'Agaune. Tout son mérite est dans sa naïveté, sa bonhomie et le savoureux archaïsme du style.

Jaloux des progrès du christianisme, l'Enfer envoie ses Furies engager Dioclétien à l'anéantir. Sur ce, on apprend la révolte des Bagaudes dans les Gaules. Les Thébains sont chargés de la réprimer (1<sup>er</sup> acte).

Saint Maurice fait baptiser et confirmer sa légion et déclare à l'Empereur qu'il marche non contre les chrétiens mais contre les ennemis de l'Empire (2<sup>e</sup> acte).

A Octodure, Maximien ordonne aux Thébains de sacrifier aux idoles. Saint Maurice s'y refuse (3<sup>e</sup> acte).

La légion est alors décimée une première fois, puis une seconde fois et enfin totalement massacrée (à remarquer que douze mannequins substitués aux Thébains furent effectivement décapités sur la scène !) (4<sup>e</sup> acte).

Les païens se livrent à l'orgie puis disparaissent, tandis que les habitants d'Agaune, d'Octodure et de Monthey viennent pleurer leurs frères. Une voix angélique leur prédit le triomphe du christianisme.

La pièce était de plus encadrée par un prologue et un épilogue. Ce dernier, apostrophe au peuple agaunois, est redevenu d'une certaine actualité :

Escoutez si jamais de guerre linfortune,  
Pestilence ou famine aspres et trop importune  
Vous fut un chastiment par quelque divin fléau  
Envoyé pour punir des pechéz le troupeau,  
Implorés la faveur (chrestiens) de saint Maurice,  
Et serés guaratin de maint danger et vice :  
C'est luy qui de vos fins et qui de vostre ville  
Est patron assureé pour vous mettre en azile...

Lorsqu'à la séance de la *Société helvétique de St-Maurice*, en octobre 1896 ou 97, le chanoine Jules Gross présenta son drame : *La Légion Thébéenne*, le chanoine Bourbon, qui présidait, complimenta le jeune poète. Avec son facile enthousiasme et son souriant optimisme, il entrevoyait la représentation de sa pièce sur le champ même du martyre, et mieux encore la résurrection des mystères moyenâgeux. Son rêve ne se réalisa pas, ou du moins pas de son vivant. Quelles auraient été sa fierté, sa joie, de voir en ce 22 septembre, date qui par une douloureuse coïncidence rappelle celle de sa mort, un de ses jeunes confrères reprendre et mener à bonne fin son projet.

Le chanoine Poncet, notre vénéré curé, ne pouvait en effet mieux rehausser le pèlerinage vaudois et la présence dans nos murs de S. Exc. Mgr Besson, l'historien de nos origines chrétiennes, qu'en évoquant l'héroïsme du glorieux primicier et de ses compagnons à l'endroit même et à la date présumée de leur supplice.

Pour n'avoir pas l'ampleur et l'éclat du mystère de son lointain émule Berodi, son « jeu liturgique » grave et sévère comme l'événement qui l'inspira, dépouillé de tout artifice et puisant en lui-même toute son éloquence, produira infailliblement une profonde impression morale et artistique.

Cette heureuse initiative, dont le talent, l'expérience, l'ardeur apostolique de celui qui l'a prise assurent le succès, fera certainement de la journée de dimanche 22 septembre une journée mémorable et pour ses paroissiens et pour leurs hôtes. »

F.-M. BUSSARD